

**PASSAGE À SOMMIÈRES
DES COLONNES ALLEMANDES
AOÛT 1944**

Aimé JEANJEAN

Au cours du mois d'août 1944 plusieurs colonnes de soldats allemands qui tentaient de remonter la vallée du Rhône par l'ouest afin de rejoindre le front de Normandie, ont traversé la région et en particulier la ville de Sommières. Harcelées par les maquis et l'aviation alliée, elles ont parfois commis des dommages aux biens et aux personnes.

Plusieurs d'entre nous qui avons vécu cette époque conservons des souvenirs de moins en moins précis qu'inexorablement le temps efface. Il faut reconnaître que la situation n'était pas des plus faciles à appréhender et que selon l'endroit où l'on se trouvait autour de Sommières, les événements n'ont pas été perçus de la même façon.

En cet après-midi du mois d'août 1944, avec mes copains du quartier, nous avons réussi à grimper sur un « paillas » situé sur une aire à battre le grain dite du *Moulin à vent* et légèrement surélevée par rapport aux maisons du village, lorsque nous avons aperçu au fond de la plaine de Campagne, vers Salinelles, des points brillants qui tournaient, revenaient. Cela a duré un petit moment et puis plus rien. Ce n'est que le lendemain matin que nous avons eu connaissance du mitraillage qui s'était produit la veille ; dans l'après-midi, avec mon père, à vélo, nous sommes allés voir. J'ai toujours en tête l'image de ces carcasses de voitures brûlées, mais surtout de ces chevaux gonflés que l'on enterrait dans de grands trous et que l'on couvrait de chaux vive. Il y avait des gens de tous les villages voisins, c'était un spectacle. Il faisait très chaud : des femmes utilisaient des parapluies comme parasols. Nous sommes rentrés par Sommières.

Cet épisode de la guerre est un sujet qui m'a toujours passionné et sur lequel je n'ai cessé d'effectuer des recherches. L'entêtement, mais surtout la chance, me permettent aujourd'hui d'établir une chronologie précise basée sur des documents nouveaux des plus sérieux.

« *L'histoire des colonnes allemandes en retraite reste lacunaire et parfois incertaine faute de sources primaires incontestables*¹ ». Ceci explique qu'à ce jour, peu d'historiens se sont intéressés à ce sujet. Je vais donc tenter de clarifier la chronologie des événements en utilisant tous les documents rassemblés depuis de nombreuses années, ainsi que les témoignages patiemment récoltés².

¹ Général d'infanterie Chaix. Courriel en date du 27/08/2014.

² Les passages des colonnes allemandes dans le cœur d'Hérault ont été décrits par JC Richard-Ralite dans *Les Libérations d'août 1944*, p. 139 et suiv.

Rappel historique

Le 8 novembre 1942, les Alliés débarquent au Maroc et en Algérie (opération *Torch*) ; la prise d'Alger se fait en un jour grâce à la Résistance. Les Allemands et les Italiens occupent alors toute la zone Sud dite *libre*. « *Il faut établir un dispositif de sécurité le long du rivage méditerranéen, contrôler tout le pays, mettre son économie en coupe réglée. Des divisions en cours de formation sont chargées de construire et d'occuper des fortifications sur la côte. Une organisation territoriale règle les prélèvements économiques et veille à la sécurité du territoire menacée à partir de mi-1943, par les sabotages ou diverses activités de la Résistance française* »³.

Le 10 juillet 1943, des troupes britanniques, américaines et canadiennes débarquent en Sicile (opération *Husky*) ; à partir du 3 septembre commence la libération de l'Italie.

Du 9 septembre au 4 octobre se déroule celle de la Corse (opération *Vésuve*) où les FFL⁴ débarquent les 12 et 13 septembre. Le 6 juin 1944 a lieu en Normandie l'opération *Neptune*, phase d'assaut de l'opération *Overlord* qui vise à créer une tête de pont alliée de grande échelle dans le Nord-Ouest de l'Europe et l'ouverture d'un nouveau front à l'Ouest. Le 15 août c'est le débarquement en Provence (*Anvil Dragoon*) entre Toulon et Cannes. La défense allemande est dégarnie à la suite de l'envoi de renforts vers le front de Normandie. Hitler ordonne la destruction des ports de Toulon et de Marseille.

³ Général Chaix. Revue *Magazine* 39-45, n° 262, décembre 2008, p.19.

⁴ Forces Françaises Libres du général de Gaulle.

Premiers accrochages à Sommières

Les troupes allemandes occupent Sommières du 30 avril 1943 au 31 juillet 1944 date à laquelle elles quittent la ville. Elles font alors mouvement vers Lézan, Alès, Pouzilhac où elles s'arrêtent pour la nuit. Des maquisards les attaquent par surprise ; les soldats décampent en toute hâte abandonnant sur place un matériel important. On retrouve dans des vêtements laissés sur place quelques lettres écrites à certains d'entre eux par de toutes jeunes filles, voire des gamines, de Sommières. Deux jeunes femmes du FN⁵ de Pouzilhac les envoient par la poste à Maurice Valette (garage Peugeot)⁶ accompagnées du sage commentaire suivant : *Une réprimande est préférable d'ailleurs à la Centrale de Nîmes*. Les Sommiéroises irréflechies, sans le savoir, l'ont échappé belle.

Le 6 août, le Maquis fait sa première apparition à Sommières : c'est un simple repérage. Trois jours plus tard, le 9, le Corps Franc de Lassalle chargé du ravitaillement en vivres, vêtements, chaussures, carburant, arrivé en cours de la matinée, installe un fusil mitrailleur au niveau de la villa Mélikson. Les hommes vont alors faire leurs provisions chez des commerçants "collabos".

En début d'après-midi, une camionnette chargée de soldats allemands se présente venant de Salinelles.

⁵ FN : Front National de lutte pour la libération et l'indépendance de la France, créé par le Parti Communiste en mai 1941.

⁶ Maurice Valette participe le 11 mars 1942 à une bagarre entre des miliciens et des Sommiérois opposés au départ d'un groupe de jeunes gens pour le STO. Arrêté, il est condamné à 15 jours de prison avec sursis. Mais le 27 mars à six heures du matin il est à nouveau arrêté et conduit à Fort Barrau dans l'Isère avec des « *droits communs* » de la pire espèce. Il y séjourne jusqu'en septembre. En résidence surveillée à Nîmes, il s'échappe avec sa famille et rejoint début juillet 1944 le Maquis dans l'Ardèche.

Saint Etag 5/19 144.



Mon chéri Karlé.

Il est maintenant 11 heures du soir, et je me sens bien seule depuis ton départ. Je suis dans ma chambre avec ma sœur. qui elle aussi de son côté écrit à Villie.

Comme tu sais mon amour je suis allée chez elle aujourd'hui elle m'a raconté son voyage à Gles que j'aurais aimé d'être avec elle, mais malheureusement ce n'est pas la peine d'en parler. ^{me} Elle dit que dès qu'elle a vu partir le train elle s'est mise à pleurer. Tous les civils l'ont regardé d'un mauvais œil. Il me semble que moi aussi j'aurais fait comme elle, si je t'avais vu partir dans le train.

Les coups de feu éclatent ; l'échange dure une vingtaine de minutes⁷. Le Maquis a un blessé ; les Allemands comptent un mort et un blessé. Ils s'enfuient vers Montpellier. Mais à 17 heures 30, plusieurs camions chargés de soldats allemands arrivent par Boisseron. Ils investissent les Aires, fouillent les maisons, rassemblent les habitants du quartier sous la menace de mitrailleuses. Ils incendient la maison Robert et le garage Boissier où ils ont découvert un drapeau français.

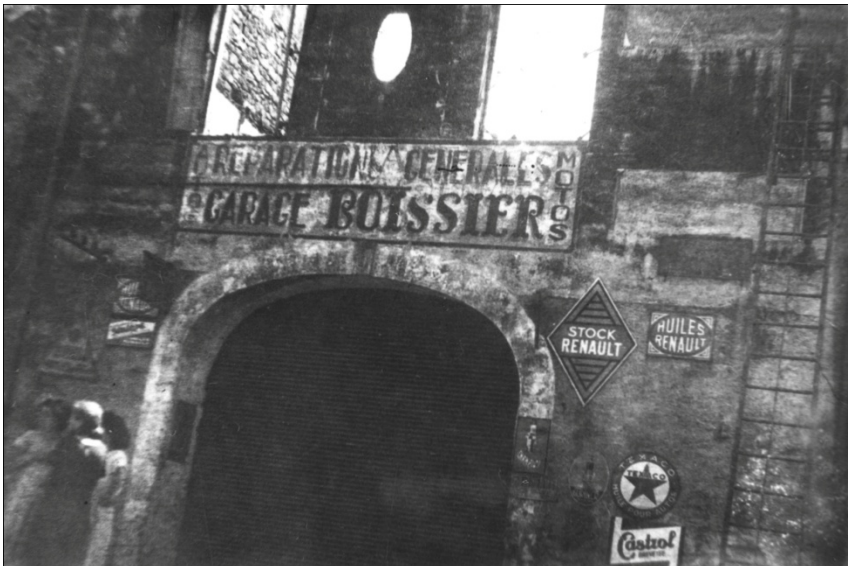
Monsieur Bermond, beau-père du docteur Barreau, qui parle parfaitement l'allemand, parle avec l'officier qui commande. Les prisonniers sont relâchés, on peut éteindre les feux. Mais en repartant vers Montpellier les soldats emmènent cinq otages. Ils seront relâchés trois jours plus tard.

Le 11 août, Devic, Hyacinthe et Goujon rentrent de Sommières à vélo vers Boisseron. Ils voient des véhicules allemands venant de Montpellier. Pris de panique, ils abandonnent leurs bicyclettes et s'enfuient à toutes jambes dans les vignes ; on leur tire dessus, heureusement sans les atteindre. Ils sont pris, conduits à Montpellier où ils resteront prisonniers pendant 15 jours. Le 12 août, le commandement allemand donne l'ordre à la 11^{ème} Panzerdivision (11^{ème} division blindée) de se rapprocher du Rhône qu'elle franchit le 15, dès l'annonce du débarquement en Provence. Le 17, Hitler ordonne le repli à tous les éléments de la *Heeresgruppe G* (groupe d'armées G) située à l'ouest de la ligne Clermont-Ferrand-Montpellier, soit environ 50 000 à 60 000 hommes.

⁷ Ralph Giniers, alors âgé de neuf ans et ses copains du quartier, Jean Paul, Maurice Galibert, Reboul, cachés derrière les platanes des Aires, assistent, inconscients du danger, à l'échange de tirs.



La maison Robert et le garage Boissier incendiés aux Aires.



Le 18, les garnisons éloignées basées à Tarbes, Rodez, Cahors, se mettent en mouvement. Dès le lendemain, le 19, l'aviation alliée intervient pour la première fois près de chez nous en bombardant un train de ravitaillement allemand en gare de Sommières. La locomotive est détruite, des wagons sont incendiés à l'exception de deux citernes d'alcool pur : elles font le bonheur des voisins qui remplissent tous les bidons possibles et des gens du maquis ; c'est une source précieuse de carburant. Des tonneaux d'huile de ricin et de lin sont percés ; ils s'écoulent sur la voie. Le quartier de la gare l'a échappé belle : si les wagons avaient explosé, tout aurait sauté.

Le même jour, l'Oberfeldkommandantur (Haut Commandement d'une région militaire) de Toulouse, environ 20 000 hommes, prend la route de Carcassonne, direction Avignon. La route Narbonne-Montpellier-Nîmes, outre les véhicules automobiles plus rapides, est saturée de cyclistes et de voitures hippomobiles. Les avions alliés commencent la curée.

Les troupes allemandes doivent franchir une ligne Sommières-Arles avant le 23 août ; toutes les unités convergent donc vers Montpellier. Le gros des troupes remonte la rive droite du Rhône, mais il est bloqué par la Résistance en Ardèche. Les éléments les plus éloignés, venant de Tarbes, Auch et Saint-Gaudens, sont rapidement pris pour cible sur le Larzac par les chasseurs mitrailleurs Grumann de l'US Navy.

Les routes principales sont mitraillées ; les troupes tentent de remonter par les petites départementales. C'est la raison du passage à Sommières d'un convoi d'un millier d'hommes qui traverse la ville les 20 et 21 août : une ou deux maisons sont pillées, aucun incident grave n'est à déplorer⁸.

⁸ Manuscrit Fauvette.

Sommières, 23-24 août

Certains incidents se produisent néanmoins deux jours plus tard dans le secteur de Sommières avec des groupes isolés. Voici un extrait du récit fait par Fauvette⁹ dans un rapport du 29 novembre 1944¹⁰.

« Le mercredi 23 août 1944, Brun¹¹ était allé en mission avec le motocycliste Boecker. Étant arrivés à hauteur du moulin de Fontibus (route de Salinelles) [G]¹², ils perçurent des coups de feu provenant d'une camionnette qui venait de Salinelles, se trouvant engagée dans la déclivité avant le petit pont. En apparence, elle était occupée par des civils ; la réalité était tout autre car c'étaient des boches camouflés. Aux cris poussés par un jeune qui avait été blessé à la main, tous deux comprirent le danger et sans hésiter foncèrent sur la camionnette. Au passage, ils lancèrent une grenade qui fit son effet ; malgré ce, cette dernière continue à vive allure, emportant morts et blessés. Un motocycliste allemand descendant la pente à vive allure est fauché par Brun d'une rafale de mitraillette ; la moto s'écrase dans le fossé. Le corps repose sous la terre non loin de là. »

⁹ Marcel Benoit « Fauvette ». Réparateur radio sommiérois, il sera un des premiers à rejoindre le groupe de résistants initié par le maire Raoul Gaussen. C'est un ami et confident de Rascalon, un des fondateurs historiques du Maquis Aigoual-Cévennes.

¹⁰ Un exemplaire de ce rapport est conservé aux ADG 1 W 685.

¹¹ Charles Brun ami et chauffeur de Fauvette. Voici un passage du rapport écrit par Fauvette en novembre 1944 : « À la mémoire de mon cher camarade BRUN Charles Félix, mort au Champ d'Honneur le 28 août 1944... Au service des FFI, comme moi-même, Brun Charles fut mon camarade de combat. Jusqu'à la mort il m'accompagna dans toutes les missions souvent périlleuses qui me furent confiées. Excellent camarade, peu expansif, courageux, souvent téméraire, c'était un homme déterminé, conscient de ses responsabilités, toujours volontaire, méprisant le danger » ADG 1 W 685.

¹² Les lettres entre crochets permettent de localiser les lieux sur la carte *Autour de Sommières*.

Marcel BENOIT

Agent exclusif des meilleures Marques

7, Rue Général-Bruyères

SOMMIÈRES

-Gard-



R. M. Nîmes 270
R. P. N. Z. L. 4300 A R D
C. C. P. Montpellier 208-68
Téléphone :

TRAVAIL GARANTI

Sommières, le 29 NOVEMBRE 1944 194

A LA MEMOIRE DE MON CHER CAMARADE
BRUN Charles Félix F.F.I.
Né à SALOMINES (P.D.C.)

le 1er JANVIER 1906

MORT AU CHAMP D'HONNEUR LE 28 AOUT 1944

à NOZIERES (Gard) Face à l'ennemi



JUSQU'À LA MORT. - Tel est le titre sous lequel je pourrais vous demander de bien vouloir me permettre de vous présenter ce modeste rapport, successions d'images réelles, cruelles quelquefois mais vécues par mon camarade et moi-même. Je vous demanderai de faire abstraction complète de toutes les citations qui me concernent pour ne vous arrêter au passage qu'à ce qui a trait à celui qui fût pour moi plus qu'un ami.

Puisse ces quelques lignes, écrites sans prétention honorer sa mémoire et apporter à sa veuve, à ses enfants la consolation et le réconfort et à ceux qui le connurent le témoignage de son exemple.

Au service des F.F.I. comme moi-même, BRUN Charles fût mon camarade de combat. Jusqu'à la mort il m'accompagna dans toutes les missions, souvent périlleuses qui me furent confiées. Excellent camarade, peu expansif, courageux, souvent téméraire; c'était un homme "déterminé" conscient de ses responsabilités, toujours volontaire, méprisant le danger. C'est au cours d'une mission qu'il trouva la mort, face à l'ennemi en combattant en vrai Français.

Le mercredi 23 AOUT 1944, BRUN était allé en mission avec le motocycliste BOECKER. Etant arrivé à hauteur du moulin de FONTIBUS (route de SALINELLES) ils perçurent des coups de feu provenant d'une camionnette qui venait de SALINELLES, se trouvant engagée dans ladéclivité avant le petit pont. En apparence elle était occupée par des civils; la réalité était toute autre car c'étaient des bûches camouflés. Aux cris poussés par un jeune qui avait été blessé à la main, tous deux comprirent le danger et sans hésiter foncèrent sur la camionnette. Au passage ils lancèrent une grenade qui fit son effet: malgré ce cette dernière continua à vive allure emportant morts et blessés. Un motocycliste allemand descendant la pente à vive allure fauché par BRUN d'une rafale de mitrailleuse alla s'écraser dans le fossé. Son corps repose sous la terre non loin de là.

JEUDI 24 AOUT. - Une colonne allemande est signalée, venant de ST MARTIN DE LONDRES. Nous partons tous deux avec mission de nous rendre compte du potentiel humain et des moyens d'action. J'étais avec ma voiture Citroën Traction avant 158 FN5. Arrivés à hauteur du cimetière nous sommes croisés....

Lettre de Marcel Benoit à la mémoire de son ami Charles Brun
A.D. 30 1W 685

Le jeudi 24 août, dans l'après-midi, des troupes allemandes venant de l'Aude sont signalées : elles arrivent par Saint- Martin-de-Londres et les villages situés à l'ouest de Sommières. L'effectif est évalué à 4 000 hommes environ. Fauvette, au volant de la Traction avant du capitaine en retraite Lombard de Villevieille, part en reconnaissance. Arrivé à la hauteur du cimetière, il aperçoit un side-car ennemi venant à sa rencontre ; il vire immédiatement vers l'usine du Sud Électrique et de là observe ce qui se passe.

Le side-car va jusqu'au carrefour du Pont ; ses occupants rassurés, ils s'en retournent avertir le gros de la colonne que le passage est libre. Fauvette fonce en ville pour prendre toutes les dispositions afin d'éviter les incidents. Il fait surtout retirer du pont la sentinelle du poste de contrôle qui garde une barrière semblable à celle d'un passage à niveau, établie là par les Allemands lors de l'occupation de Sommières.

La population est expressément invitée soit à se barricader chez elle, soit à s'enfuir en direction de Villevieille et des mazets. Malgré les consignes, quelques inconscients, armés de fusils et de révolvers, se postent soit sous l'horloge, soit au faubourg des Aires. Mais, fort heureusement, devant le nombre des arrivants, ils n'osent pas intervenir.

Je me souviens très bien de ces soldats traversant Galargues en milieu d'après-midi, direction Sommières. Caché derrière la fenêtre de ma chambre au premier étage de la maison, à travers une petite fente du volet, je voyais au-dessous de moi passer des motos, des autos, des camions couverts de branchages, des chevaux tirant charrettes ou carrioles plus ou moins brinquebalantes ; j'entends encore le sabot des chevaux martelant le goudron. Mais ce qui m'avait alors le plus impressionné, ce

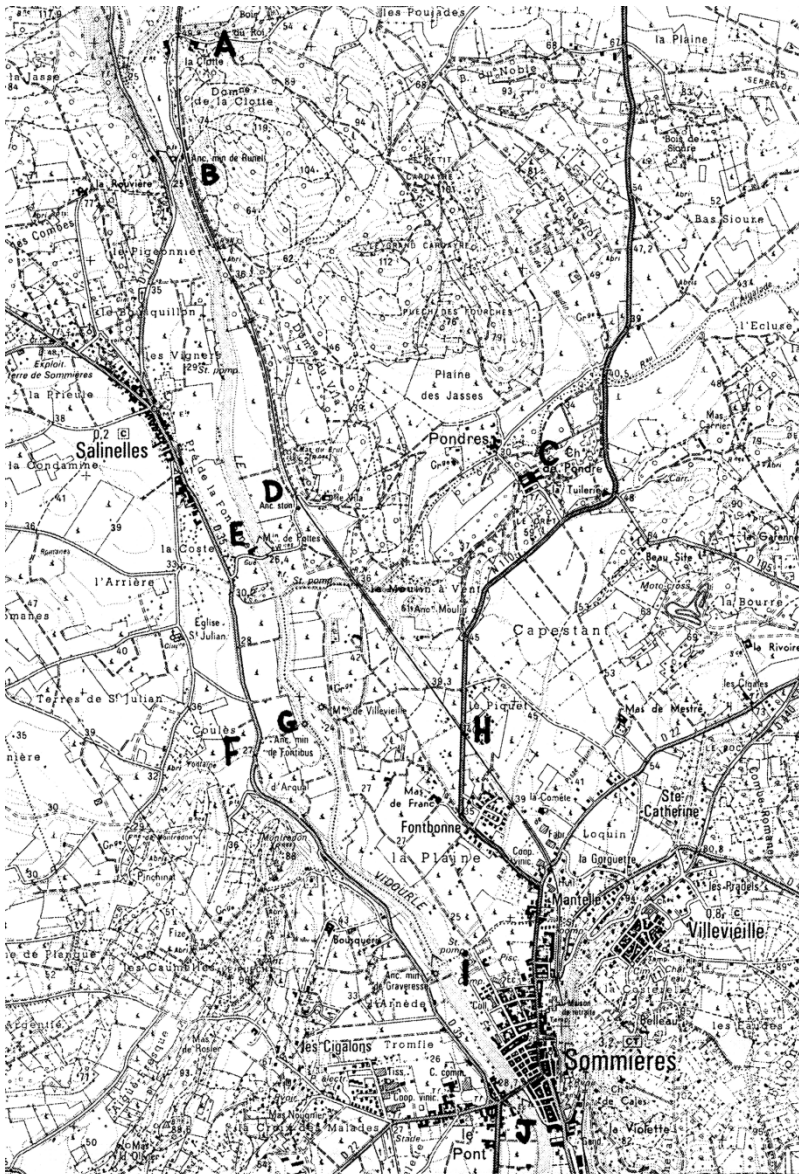
sont les cyclistes, par petits groupes, certains roulant même sur la jante, ce qui produisait une espèce de bruit de crécelle.

J'avais presque neuf ans et me trouvais à la maison avec ma grand-mère, ma mère, ainsi qu'un vieil ouvrier agricole qui vivait avec nous. Mon père, réformé pour cause de maladie grave, avait organisé, avec quelques « vieux », la cache des chevaux du village dans une bergerie appartenant à la famille Puech de Garrigues, près de la source de Fontbonne¹³. De là ils pouvaient observer le défilé des troupes sur le pont de Buzignargues, peu éloigné en ligne droite.

Soudain on frappe au lourd marteau de la porte d'entrée. Ma grand-mère ouvre et deux soldats portant des brassards de la Croix Rouge, dont l'un parle parfaitement le français, se présentent. Ils demandent du lait pour des malades. Ma grand-mère répond que nous n'en avons pas, mais que s'ils le veulent, elle peut leur donner du vin ; ils refusent. Ils cherchent des bicyclettes. Elle leur affirme que leurs compagnons qui les précèdent les ont déjà prises. Ils inspectent la cuisine, la salle à manger, l'écurie, puis, après un salut, ils se retirent, sans se douter que dans le pailleur, sous un tas de fourrage, trois vélos sont cachés.

Anecdote amusante : nous avions dans un apprentis un très gros cochon prêt à être abattu. Pour qu'il ne grogne pas et que les soldats ne s'en saisissent pas, l'ouvrier agricole lui avait donné à manger de façon excessive : frappé par une indigestion, il avait failli trépasser ; heureusement les soins du vétérinaire Etienne Réveille de Sommières, lui avaient sauvé la vie... pour le moment.

¹³ Mon voisin *Baumélou*, François Baumel, chasseur et braconnier, capturait à l'aide de collets en cuivre, des quantités de lapins de champs. Installé sous un micocoulier il les faisait ensuite rôtir sur la braise en les arrosant d'huile d'olive et en les saupoudrant de thym.



Autour de Sommières

Vers 17 heures 30, une trentaine d'Allemands dont certains en civil, montés sur des bicyclettes, font leur apparition à Sommières. Sur leurs gardes, ils traversent la ville. On les laisse passer sans encombre.

Les hommes de l'Aigoual-Cévennes qui font mouvement vers Nîmes par la route Ganges-Nîmes, sont informés au carrefour de la Nouvelle, de la présence des Allemands près de Sommières. Une rencontre a lieu entre Fauvette, les commandants De Zutter¹⁴ et Gomez¹⁵ ; ils décident qu'une procédure d'accrochage de la colonne se produira au bois de Piquet, près du château de Pondres [C].

C'est alors qu'un attardé du groupe de cyclistes allemands se présente seul sur le pont ; les Sommiérois armés le font prisonnier et le conduisent dans la mairie. Sur ces entrefaites, un nouvel arrivant est signalé : on veut l'arrêter, il se défend, tire en l'air ce qui donne l'alarme au gros des troupes qui suit. Un autre cycliste qui tente de revenir en arrière est pris aux Aires par un maçon qui l'étrangle avec du fil de fer.

Bien qu'en retraite, la troupe est bien armée, la discipline règne toujours. La bagarre va éclater ; les Sommiérois se hâtent de décamper. Pensant que Sommières est un point de résistance, les Allemands s'organisent : à partir du Faubourg, ils se divisent en trois colonnes en vue d'encercler la ville.

La première attaque de front en franchissant le pont. La deuxième déborde par la droite en traversant Vidourle aux passes de la Grave [I]. La troisième emprunte les passes de Garanel [J]. Des mortiers sont mis en batterie place des Aires et ouvrent le feu sur la ville. Le groupe des passes de Garanel atteint rapidement le sommet de la Coustourelle. Il tire lui aussi sur la ville ; les obus

¹⁴ Responsable militaire du secteur Col de l'Homme Mort, Dourbies.

¹⁵ Commandant d'artillerie.

de mortier pleuvent, mettant le feu aux herbes sèches et aux buissons. Des armes crépitent dans tous les coins : on ne sait plus qui tire sur qui.

Dans l'affolement général, les Allemands s'aperçoivent qu'ils se mitraillent les uns les autres. Un officier, depuis la place du Bourguet, a beaucoup de mal à stopper les tirs.

Au cours de la bataille, Félix Roudil, armé d'un pistolet 6,35 mm, près du monument aux Morts, tire sur les soldats rive droite : il est littéralement coupé en deux par une rafale d'arme automatique. Joseph Marco est abattu au bas du pont, ainsi que Marcel Galibert qui sort de chez lui, route de Montpellier, pour voir ce qui se passe. Ces trois morts sont complètement inutiles.

Pendant ce temps, répandus en ville, les soldats frappent aux portes, fouillent les maisons, prennent des otages, quatre-vingts environ, essentiellement des hommes qui sont rassemblés près de la cave coopérative de Villevieille. Les officiers se concertent.

Une partie importante de la colonne qui stationne près du cimetière et des Aires, se joint aux hommes qui ont opéré en ville. Au passage, ils prennent eux aussi des otages et incendient la maison de M. Naudy (qui habite avec sa famille une aile de la maison Crouzet) ainsi que celle du docteur Paud, route de Saussines, car ils pensent que des coups de feu ont été tirés de ces deux immeubles¹⁶.

Vers 21 heures, comme tout semble être redevenu calme, la troupe reprend sa marche et se scinde en deux : un groupe se dirige vers Souvignargues et Uzès ; l'autre vers Crespian et Alès. Arrivés au passage à niveau n° 35 de la route d'Alès [*H*], les otages sont libérés, heureusement pour eux, car un groupe du

¹⁶ Voir le témoignage de M. Naudy in Bulletin SSH n°2, 1994.

maquis, fort de 70 hommes environ, se cache quelques centaines de mètres plus loin dans le bois.

Négligeant l'avis de Fauvette, une mitrailleuse du maquis ouvre le feu ; les Allemands surpris mais bien armés ripostent. Les gens de l'Aigoual-Cévennes doivent prendre la fuite, s'évanouir dans les bois et le lit de l'Aygalade. Toute la nuit, l'ennemi assez désarmé et ignorant l'importance des forces en face de lui, va rester sur le qui-vive, tirant au moindre bruit.

C'est ici que se situe l'anecdote rapportée par Gérard Guiraudet :

« L'après-midi, mon père, mon frère, la jument Magali, la jardinière et moi étions partis au jardin que nous avons aménagé au bas de la vigne route de Souvignargues, entre le mas de Mèstre et la Rivoire.

Nous retournions vers Sommières lorsque, à la hauteur du mas la Calmette, quelqu'un qui revenait de la ville nous dit : « Les Allemands sont à Sommières ! ». Nous faisons aussitôt demi-tour vers le mas de Mèstre en retrait par rapport à la route et nous enfermons la jument dans l'écurie avec les chevaux du mas. On nous fait souper, coucher dans la grange sur de la paille et le lendemain nous voilà tous les trois en route à travers champs direction Villevieille. Nous descendons par la Coustourelle vers la maison située rue Émilien Dumas et nous retrouvons ma mère qui « s'était fait un sang d'encre ».

Les Allemands étaient partis au matin en direction de Souvignargues ; ils formaient une colonne assez hétéroclite, récupérant ici et là tout ce qu'ils pouvaient trouver pour se déplacer.

Mon père, monté sur son vélo, se dirige alors vers le mas de Mèstre pour récupérer Magali : malheureusement elle n'était plus là et avait suivi le même chemin que ses congénères du mas.

Il tente de suivre la colonne pour voir ce qu'il est advenu des animaux et trouve notre jument morte au bord de la route. »

C'est certainement au cours d'un échange de tirs avec le maquis ou d'un mitraillage aérien isolé que l'animal a été abattu.

Salinelles, 25-26 août

Malgré tout, au matin, la colonne poursuit lentement sa retraite tandis que les herbes de la Coustourelle finissent de brûler. Les maquisards auxquels se sont joints quelques ouvriers de la onzième heure reprennent position le long de la route près de Pondres. Des Allemands retardataires qui circulent encore sont sommés de se rendre : la plupart obéissent et sont conduits au château de Pondres, où se trouvait le quartier général du maquis ; certains s'enfuient, d'autres sont abattus.

Des accrochages se produisent toute la journée dans le secteur. Des avions alliés patrouillent dans le ciel. L'un d'eux mitraille même la route. C'est en se rendant armé d'un fusil de chasse chez son patron à Souvignargues, qu'Aimé Paulet, cultivateur célibataire est abattu quartier Ricardelle ; son corps en pleine décomposition sera découvert quelques jours plus tard.

Dans cette même journée, une nouvelle colonne arrive par la route de Saussines et se dirige vers Salinelles où elle s'installe et se cache pour la nuit¹⁷. En peu de temps il n'y a plus aucun matériel visible dans les rues. Partie de Rodez, la colonne comprend des éléments de la Légion azerbaïdjanaise et des éléments de la Luftwaffe récupérés au petit terrain d'aviation du Larzac. Cette colonne, commandée par des officiers de haut rang,

¹⁷ Certains soldats et véhicules arrivent par St Hilaire, Galargues, Campagne, Aspères.

est fortement armée : une batterie anti-aérienne, des fusils, des mitrailleuses, des bidons d'essence. Elle possède des vivres en quantité importante : pain, chocolat, café, cigarettes. Ce ne sont pas des soldats en déroute.

« L'état-major était chez Sauveplane ; ils consultaient les routes [sur des cartes] et Sauveplane leur a dit qu'elles étaient sûres, pour les faire dégager¹⁸ ». L'officier qui commande avertit le maire que si la population reste chez elle, il ne lui sera fait aucun mal. Il ne faut surtout pas que les femmes se montrent. « L'une d'elles, Francette Verdier, plus curieuse que les autres, poursuivie un moment par des soldats, passe la nuit enfermée dans un placard.¹⁹ »

Un témoin m'a même raconté des choses assez étonnantes. Il y aurait eu, parmi les soldats, des Mongols dont l'un portait sur ses bras des dizaines de montres prises sur des personnes qu'ils avaient tuées. Ce qui a pu terroriser certains gens, c'est la présence des Azerbaïdjanais au faciès typique des peuples de l'Asie.

C'est en contradiction avec le témoignage d'Andrée Lauze de Junas.

« J'étais enceinte de Jean Paul²⁰ et près de m'accoucher. Pour me détendre, avec Riquet²¹ nous étions venus à vélo jusqu'à Salinelles chez sa sœur, Mme Simone Volle qui habite place de la mairie. Nous n'avions que mon vélo, un vélo de femme, et lorsque nous ne marchions pas j'étais assise sur le porte-bagages. De plus je tenais une petite valise.

¹⁸ F. Blondin.

¹⁹ F. Blondin.

²⁰ Ancien maire de Junas.

²¹ Henri Lauze, son mari.

Voyant arriver les soldats allemands, nous décidons de rentrer à Junas. Mais, devant le château, on nous oblige à rebrousser chemin vers la place. Est-ce la fatigue ? l'émotion ? j'ai un mauvais moment et je m'évanouis. Nous étions devant la maison de mes cousins Rigaud ; on me couche au premier étage de la maison. Riquet descend pour aller me chercher quelque chose à la maison, lorsque, au pied de l'escalier, un Allemand l'attrape par le bras et lui flanque dans les mains une boîte de sardines et un paquet de café « pour la dame qui est malade ». Il y avait aussi des braves gens parmi eux. »

La nuit s'écoule tranquillement, la population n'est pas inquiétée.

Le samedi 26 au matin²², de Zutter²³, chef d'un groupe du maquis Aigoual-Cévennes dont le quartier général est au château de Pondres, expédie en mission Fauvette²⁴ et Charly²⁵ afin qu'ils évaluent les forces stationnées à Salinelles. Ils revêtent des habits civils et au moyen de la 11 CV, se dirigent vers le village en passant par Sommières ; au bas de la côte, ils essuient le tir d'une mitrailleuse placée en avant-poste. La voiture bifurque rapidement, traverse Vidourle au pont du moulin de Pattes [**E**], et se met à l'abri derrière la gare [**D**] ; c'est à pied qu'ils poursuivent leur chemin.

²² Récit de Marcel Benoit.

²³ De Zutter. Voir SSH n° 22, 2014. Avec ses hommes il se dirigeait vers Montpellier, mais apprenant la présence d'Allemands dans le secteur, il modifie sa route et vient s'installer au château de Pondres.

²⁴ Marcel Benoit.

²⁵ Charles Brun. Voir SSH n° 2, 1994.



Aimé de Zutter, à la fin de sa vie
Doc. Monique de Zutter-Mazaudier

Dans les broussailles, Charly intercepte un sous-officier allemand ; il affirme que ses compagnons veulent se rendre et peut même ramener deux officiers avec qui discuter. Ils le laissent aller. Peu de temps après, il se présente effectivement accompagné de deux officiers. Le trio est immédiatement conduit auprès de de Zutter à Pondres. Celui-ci pose les conditions de la reddition²⁶. Mais il craint que les Allemands se rendent compte du maigre effectif de son groupe.

Il réclame donc du renfort d'urgence à Colas²⁷ et à Bouvreuil.²⁸

²⁶ Voir SSH n° 2, 1994.

²⁷ Colas : colonel d'aviation Matignon, commandant militaire du maquis Aigoual-Cévennes.

Fauvette et Charly, qui n'en mènent pas large, raccompagnent les officiers au château de Salinelles. Les Allemands discutent une bonne vingtaine de minutes : ils donneront une réponse à 16 heures, sous Montredon, au lieu-dit Coulès [F]. Nos deux négociateurs retournent à Pondres.

À 15 heures 30, de Zutter, Fauvette et Charly sont au point de rendez-vous ; les minutes s'écoulent, personne ne se présente. De Zutter envoie donc ses deux compagnons chercher la réponse au QG allemand de Salinelles. Ils arborent un drapeau blanc, ainsi qu'un drapeau français étalé sur le capot de la traction²⁹. Aux avant-postes, un soldat se joint à eux et les conduit devant l'officier commandant la colonne qui les interroge par l'intermédiaire d'un interprète. Au bout d'un moment, à leur grande stupéfaction, il s'adresse alors à eux dans un français parfaitement correct. Si Fauvette et Charly avaient discuté entre eux, le gradé aurait facilement tout compris...

Sur un ordre, un soldat les raccompagne jusqu'à leur voiture, prend place dans le véhicule qui démarre vers Sommières. Il fait stopper au niveau du chemin qui conduit à la gare de Salinelles et dans un excellent français leur transmet enfin une réponse : « *Vous direz à votre officier que nous ne pouvons pas nous rendre* ». Puis il profite de l'opportunité pour désertre et disparaît dans la nature.

On a su plus tard que les Allemands ne voulaient pas se rendre à des maquisards qu'ils considéraient comme des terroristes, mais à un officier de l'armée française, ce qui d'ailleurs se produira par la suite.

²⁸ Bouvreuil : commandant d'infanterie coloniale Barrioux. Il sera tué le lendemain au quartier du Pont à Quissac.

²⁹ Marcel Benoit m'a offert ce drapeau que je conserve religieusement.

Que faire ? Le groupe maquis est trop faible et bien moins armé que les soldats allemands. Il faudrait alerter l'aviation alliée des porte-avions ancrés en Méditerranée. Mais où sont passés le major « Sharp »³⁰ et son radio « Johnny » ?

De la légende à l'histoire

Les événements qui suivent ont été racontés de façon quelque peu fantaisiste, inconsciemment ou non, et sans cesse repris sans analyse critique. Il n'y a qu'à lire *La Voix de la Patrie* du 28 août 1944 ou le *Midi Libre* du 28 août 1964. Même Aimé Vielzeuf, auteur de plusieurs ouvrages sur la Résistance et le Maquis, proche du PCF, émet des réserves.

De Zutter, Sharp, Fauvette, Charly auraient alors tenté de téléphoner de la gare de Sommières à l'Amiral qui commande l'escadre anglaise ancrée au large des Saintes-Maries-de-la-Mer pour demander du renfort.

Ce dernier aurait aussitôt envoyé des avions qui seraient rapidement arrivés pour mitrailler la colonne entre Salinelles et Lecques, tandis qu'un grand feu est allumé devant le château de

³⁰ Il s'agit en réalité d'un major anglais Lancelot Hartley Sharpe, parachuté en Cévennes le 25 juillet 1944 avec son radio, le sergent John Ellis. Le « colonel Denis » alias lieutenant-colonel anglais Denys Otto Harry Hamson est lui aussi parachuté en Cévennes au cours de l'été 1944 dans le cadre de l'opération Isotrope ; responsable de la partie Gard, Lozère Ardèche, Haute-Loire et Aveyron, il a pour mission d'ouvrir les négociations entre Londres, Alger et ce qui était devenu en février 1944 les FFI. Basé tout d'abord en Aubrac, il s'installe par la suite à Tignac, près du Collet de Dèze. Il rendait compte directement à Winston Churchill. Sa mission terminée avec le débarquement en Provence, il participe néanmoins au combat de la Résistance ; il est un des trois officiers supérieurs anglais dans le Languedoc. Lire son témoignage dans *Les Libérations d'août 1944*.

J'ai pu m'entretenir avec le beau-fils de Denys Hamson qui vit en Angleterre, parle parfaitement le français, possède une maison dans la région d'Uzès ; sa mère était française. M. Tim Elliot m'a donné des précisions sur les moyens radios assez sommaires dont disposaient à l'époque les maquis.

Villevieille pour attirer l'attention des pilotes. Un millier d'Allemands auraient été fait prisonniers, on compterait de nombreux ennemis tués.

Ce qui m'a interpellé dès le début, c'est l'absence de documents dans les archives anglaises, RAF ou Royal Navy. Or il est bien connu que toutes les armées du monde notent tout, consignent tout.

La chance va me sourire. Un ancien navigateur de l'armée de l'air française, Marcel Ertel, se présente un jour à un ami, Guy Rigaud, maire de Salinelles. Il souhaiterait voir l'endroit où la colonne allemande a été mitraillée par l'aviation **américaine**.

M. Rigaud, qui a toujours entendu parler des avions anglais, conseille à M. Ertel de me rencontrer. Celui-ci m'explique qu'il s'est spécialisé dans la recherche sur les crashes d'avions, qu'il est introduit dans les milieux des anciens de l'US Navy et qu'il connaît des pilotes qui faisaient partie des escadrilles américaines. Grâce à son aide, j'ai accès à des archives militaires à Washington et le 10 mai 2001, l'association *Sommières et son Histoire* accueille à Sommières le Commandeur Léo Horacek³¹. La rencontre avec Marcel Benoit est empreinte d'émotion et particulièrement touchante.

M. Horacek explique qu'à la suite du débarquement en Provence, deux porte-avions USN, le *Tulagi* et le *Kasaan Bay* sont positionnés au large de Villefranche-sur-Mer.

³¹ MM. Horacek et Ertel se rendaient à une cérémonie en l'honneur du lieutenant de vaisseau William Arbuckle abattu près de Mèze (34) le dimanche 20 août 1944. Son corps a reposé deux ans dans le cimetière de la ville puis a été transféré au cimetière américain de Champigneul (Marne). Nous avons été invités à la cérémonie.



Marcel Benoit (Fauvette) Cdr. Léo Horacek, pilote USN
Devant le château de Villevieille 10 mai 2001
Photo Max Sagon

Deux petits transports britanniques sont aussi ancrés au large des Saintes-Maries-de-la-Mer. Il s'agit des HMS *Stackers* et *Hunter*.

Comme les colonnes allemandes refluent sur toutes les routes et les voies ferrées de la région, les aviateurs embarqués³² sont chargés de la surveillance d'une zone Toulouse, Vichy, Mâcon, Avignon, la frontière italienne. Les Anglais survolent l'est du Rhône et les Alpes, sur une ligne Mâcon-Gap.

³² Ce sont des pilotes de chasse de la Marine.

Les pilotes³³, lors des « *strafings* » ou mitraillages, attaquent au sol en piquet, avec un angle de 40°, ponts routiers et ferroviaires, Flak, convois et concentrations de troupes ; ils attaquent aussi certains ponts à la bombe. Ils ont reçu l'ordre de ne jamais attaquer près des maisons. Le reste du temps, ils effectuent des vols de surveillance et mitraillent tout ce qu'ils voient. Les appareils sont des Grumann F6F Helcatt et Wildcat F4F de l'escadrille VOF-1/45 spécialisés dans l'attaque en piqué³⁴.

Le mitraillage de la colonne allemande entre Salinelles et Lecques est en réalité totalement le fruit du hasard.

Notons d'abord qu'entrer en contact avec le QG allié ou avec l'Amiral commandant les transports anglais est difficilement réalisable, voire impossible : le réseau téléphonique régional est fortement endommagé. De plus les radios dont dispose le Maquis sont de faible portée. Enfin il faut respecter toute une procédure : appeler la Corse qui transmet à Alger. L'état-major général évalue la situation militaire, puis donne ses ordres, ce qui demande un minimum de 24 heures³⁵.

Or les avions sont apparus très peu de temps après le départ des Allemands de Salinelles. Un feu a bien été allumé devant le château de Villevieille par M. Labit, père de Mme Vallorani, institutrice à Sommières.

³³ Les aviateurs des porte-avions ainsi que les chasseurs et bombardiers de la 15^e Air Force n'ont pas eu la chance de poser le pied sur le sol de la France ; leur point d'attache était leurs bateaux.

³⁴ Pour plus de précisions sur l'armement, voir SSH Bulletin n°8, 2000.

³⁵ Voir l'article de Tim Elliot « *Le Colonel Denis* », page 80, dans *Les Libérations d'août 1944*, Arts et traditions rurales, 2014.

Revenons maintenant au déroulement des faits.

Les officiers refusent de se rendre et très rapidement les soldats sortent des remises et du couvert des arbres tout leur matériel ; dans un ordre parfait ils s'engagent lentement sur la petite route qui conduit à Lecques.

« J'habitais³⁶ au moulin [à mi-chemin entre Salinelles et Lecques] et je savais qu'il y avait des Allemands au village ; je suis monté à la place rejoindre les collègues Lauze et Malassagne. Nous assistions à l'organisation du départ du convoi.

Malassagne qui tournait par-là est revenu avec une caisse à moitié pleine de cigarettes américaines que les Allemands lui avaient donnée. Huit jours plus tard le Maquis les lui a confisquées !

D'ailleurs, ils n'avaient pas été agressifs ; il y avait même des Autrichiens qui écoutaient la radio anglaise et qui ont dit qu'il leur tardait que cette guerre finisse car ils en avaient assez.

La colonne a commencé à s'ébranler lentement car il y avait des chevaux : c'est à ce moment-là que nous avons entendu les avions.

Les avions sont arrivés du côté de Sommières ; une fois au-dessus de l'église, ils ont commencé à piquer en direction de Lecques : ils formaient comme une sorte de huit.

Cent mètres avant le cimetière, il y avait une DCA, c'est ce qu'ils visaient. Il y a encore des impacts de balles sur le mur [du cimetière]. Il a dû y avoir deux ou trois Allemands de tués ; les autres voulaient se rendre à des militaires.

Quand la mitrailleuse a été finie, je suis retourné au moulin ; les Allemands se rendaient, jetaient tout : sous le tilleul

³⁶ Entretien avec Fernand Blondin de Salinelles. Il habitait au moulin, avec sa famille.

il y avait des casques, des fusils. Ils s'étaient cachés dans l'écurie ; nous y avons trouvé des balles, des grenades, des fusils que nous avons balancés à Vidourle ».

Andrée Lauze raconte : *« Tout d'un coup, vers quatre ou cinq heures, le portail d'en face s'ouvre ; on sort un camion et petit à petit, la colonne se forme. Et puis, les avions ont été là ; on ne les avait pas entendus arriver. Riquet, qui avait fait son service dans l'armée de l'Air comme mitrailleur, était fou de joie. Il est monté sur le toit de la maison et faisait des grands signes aux avions.*

Ça a duré une demi-heure, ça pétait de partout ; les gens sont sortis et tout d'un coup, nous avons vu arriver de la route de Lecques, un groupe. Ils étaient vraiment sales : un officier qui tenait un bout de chiffon blanc (une peilhe) a demandé, dans un excellent français, s'ils pouvaient s'adresser à un officier. »

Raymond Lauze, père de Riquet, commandant à la retraite, grand blessé de la guerre 14-18, lui aussi chez ses cousins, se présente et reçoit la reddition d'un petit groupe d'une quinzaine de soldats allemands qu'il remet au Maquis.

« Nous avons eu une belle peur parce que la veille, un Allemand qui passait à moto a été tué par un maquisard qui devait être caché par-là : les gens se sont précipités et on l'a transporté à la mairie. La population craignait que les autres le trouvent et incendient le village. Il sera enterré plus tard au cimetière³⁷. Les soldats allemands étaient terrorisés, ils cherchaient à s'enfuir et se sont conduits normalement. »

³⁷ Le témoignage d'Andrée Lauze confirme et complète celui de Fauvette rapporté plus haut.

Vu du côté de Lecques, l'incident est vécu différemment. Voici le témoignage de Simone Rauzier, Mlle Fermaud, alors âgée d'une douzaine d'années :

« Au moment du mitraillage, il n'y avait aucun Allemand à Lecques ; ils n'y étaient pas encore arrivés. Quand ils ont entendu le bruit des avions, des gens se sont cachés dans une cave voûtée derrière la maison³⁸. Petit à petit, ils sont sortis et se sont trouvés devant des gens tout noirs de fumée, assis par terre au bas de Lecques. Mon grand-père leur a donné de l'eau à boire à l'aide d'un arrosoir. Mais beaucoup d'Allemands ont suivi Vidourle pour s'enfuir³⁹. Le soir, le bruit a couru qu'ils allaient incendier le village ; les gens, pris de panique, se sont enfuis vers les bois de Prime Combe.

Les Allemands ont campé la nuit dehors, dans le village, et n'ont fait aucun dégât. Ils avaient de la nourriture, des bonbons à la menthe très forts ; ils montraient des photos de leurs familles. Ils avaient aussi des sortes de bandes dessinées où l'on voyait des soldats à poil (sic).

Le lendemain, les gens sont allés jusqu'à Quiquillan⁴⁰. On a enterré les morts à droite en rentrant dans le cimetière. Puis les Américains sont arrivés sur des Jeep et ont embarqué tous les Allemands. »

De tous ces témoignages il ressort que les soldats Allemands, en fin d'après-midi, sortent lentement de Salinelles en

³⁸ Yves Bès, lui aussi témoin, raconte que beaucoup de Lecquois devant l'arrivée des premiers soldats au bas du village, se sont enfuis pour se cacher dans les bois de La Bartasse, au nord de l'agglomération, puis peu à peu sont revenus.

³⁹ « Beaucoup d'entre eux ont traversé Vidourle au niveau du pont de Quiquillan ; d'autres se sont déployés sur la gauche du village. Les gens avaient peur qu'ils y mettent le feu. » Yves Bès.

⁴⁰ Petit ruisseau affluent de Vidourle.

direction de Lecques. Ils prennent un premier otage : Michel Lamy, le facteur. La petite route longe Vidourle sur sa droite, passe devant le moulin de Runel [**B**] ; ils prennent deux nouveaux otages, le père de Fernand Blondin et Marc Brunel, son beau-frère. Ils obligent les trois hommes à marcher devant la colonne.

Sur sa gauche, la route est dominée par une colline boisée de pins où se cachent sans intervenir les hommes du maquis. La colonne s'étire environ sur 2,8 kilomètres entre le cimetière de Salinelles et la croix de *Jaoul* au bas du village de Lecques. C'est alors qu'elle est prise en enfilade par les chasseurs qui la mitraillent, la cible principale étant un canon Flak en queue du convoi ; celui-ci est très rapidement neutralisé et, selon des témoins, n'aurait tiré qu'une seule fois. Nos trois otages salinellois en profitent pour s'enfuir dans les vignes⁴¹.

En deux ou trois passages des avions, les véhicules automobiles et les bidons d'essence prennent rapidement feu, des munitions explosent, beaucoup de chevaux sont abattus⁴². C'est la panique générale. Un groupe, le plus proche de Salinelles, retourne précipitamment au village pour se rendre. Un grand nombre s'enfuient à pied en traversant Vidourle qu'ils longent rive gauche vers Vic-le-Fesq, Barjac, Vallon, où ils sont quelques jours plus tard interceptés par les maquis de l'Ardèche.

⁴¹ « Ils se sont échappés du côté de Saint-Clément grâce au « sauve qui peut ». Mon beau-frère s'est ramené à la nuit et mon père s'est ramené au moulin dans la matinée du lendemain », F. Blondin.

⁴² « Vers le pont de Quiquillan, une bombe avait fait un trou dans une vigne ; on y a balancé des chevaux morts », F. Blondin.

D'autres vont jusqu'à Lecques où ils décident de stationner. Les derniers, enfin, se rendent au docteur Esprit, du mas de la Clotte [A]. C'est un ancien médecin capitaine qui reçoit de l'officier qui commande le drapeau du régiment⁴³. Ils sont conduits à Sommières.



On enterre les chevaux
Doc. Ch. Koskas

C'est une pagaille générale et bien que les journées soient longues en ce mois d'août, la nuit tombe sur cette scène de combat. Le lendemain matin, le maquis – il a reçu des renforts –

⁴³ Une fille du docteur a indiqué à M. Obert de SSH que la famille avait longtemps conservé ce drapeau, mais qu'au cours d'un déménagement à Paris, il avait été égaré.

prend effectivement possession des lieux et rassemble les soldats dispersés dans la nature. Il s'en rendra encore pendant plusieurs jours. Tous sont réunis et méticuleusement fouillés, car ils conservent des armes sur eux⁴⁴, à l'école des garçons ainsi qu'à la salle du cinéma ; aidés par les bénévoles des villages voisins, ils viennent à pied de Sommières pour nettoyer les lieux, enterrer les chevaux. Parmi les prisonniers, les gens du maquis découvrent trois femmes : une Alsacienne et deux Italiennes. Après avoir été interrogées, elles sont amenées en train jusqu'à Nîmes, sous la conduite du maquisard Triaire. La rumeur raconte que pour y survivre, pendant quelques temps, elles y auraient fait le trottoir.

Les hommes de de Zutter récupèrent, malgré les incendies, des munitions, de la nourriture et des cigarettes. Trois ou quatre Allemands ont été tués, une cinquantaine blessés et soignés à l'hospice et au pensionnat Maintenon.

Beaucoup ont mangé des raisins verts et souffrent de dysenterie. Ils posent un grave problème de nourriture aux gens du maquis. C'est la raison pour laquelle, après avoir dégagé la route Salinelles-Lecques, ils sont conduits à pied à Montpellier, le 30 août. Au vu des photos, on estime leur nombre à 180/200 hommes.

Trois Sommiérois qui observent ce qui se passe depuis les quais, sont réquisitionnés par le Maquis : Bondor, Paul et Bonnefoy. On leur donne une arme dont ils ignorent même le fonctionnement et les voilà en tête du convoi, en route pour Montpellier. Ce sera leur jour de gloire.

⁴⁴ Certains « Résistants » leur enlèvent, en souvenir, montres, appareils photos, menus objets.



Soldats allemands en route pour Montpellier
De gauche à droite : A. Bonnefoy, F. Bondor, C. Paul.
Appuyé au parapet : A. Lalèque
Collection A Jeanjean

Les aviateurs

Grâce aux documents fournis par les archives de l'US Navy à Washington, nous pouvons facilement les identifier et retracer leur emploi du temps.

Le « LOG BOOK. OPERATION DRAGOON, Landing Southern French, 15 august 1944 »,

Squadron one (VOF-VOC-01) Escort carrier USS TULAG I(CVC72) classe chronologiquement toutes les interventions des

avions du porte-avions *Tulagi*⁴⁵ et résume, en quelques lignes, leur déroulement.

De plus, une fiche « Top secret », intitulée « Aircraft Action Report » est systématiquement établie au retour des missions. On y trouve le numéro du vol, le nom des pilotes, le type et les numéros des avions, les munitions embarquées et tirées, le carburant au départ et au retour, les incidents, le déroulement du vol, l'heure de départ et d'arrivée...

En ce qui nous concerne, l'attaque *Strafing Flight # 100 Salinelles-Lecques* a été effectuée sur des avions Grumann F6F-5 par quatre pilotes du VOF-1 :

Lt CMDR William F. Bringle,
Ens. William C. Mc Keever,
Ens. John M. Denison,
Ens. Charles P. Skelly,

accompagnés par deux pilotes du VF-74 Night, spécialistes du mitraillage de nuit, Lt Harold E. Brown, Ens. Albert R. Tiffany.

Les pilotes reviennent d'un mitraillage dans la région de Remoulins. Le moteur de l'avion du Lt Brown (n° 58646), touché au cours de l'attaque, dégage de la fumée ; le pilote pense néanmoins pouvoir suivre ses camarades lorsqu'ils tombent par hasard sur la colonne de Salinelles et l'attaquent. Certains témoins, dont Marcel Granier d'Aspères, ont cru à tort que c'est au cours de cette attaque qu'il aurait été touché. Le moteur fumant de plus en plus, le pilote tente de revenir sur le *Tulagi*. Il est obligé d'amerrir : c'est l'USS *Shubrick* qui le repêche et le restitue à son porte-avions⁴⁶.

⁴⁵ Un de mes amis de San Diégo, Californie, a rencontré le lieutenant O'Déa chef de pont du *Tulagi*.

⁴⁶ Selon M. Horacek, ils disposaient de 2 à 3 minutes pour sortir du cockpit avant que l'avion ne coule.



Deux F 6 F-5'S Hellcat's en vol
Archives USN Washington

Au cours de l'attaque les aviateurs tirent 5 000 cartouches et lâchent 5 bombes de 500 livres⁴⁷. Les avions Grumann en transportaient deux sous les ailes. Ils étaient aussi équipés d'une caméra qui se mettait en route dès que le pilote appuyait sur la détente des mitrailleuses. L'avion en comptait six, ce qui permettait, par la suite, de constater les dégâts occasionnés à l'ennemi et d'attribuer les victoires⁴⁸.

⁴⁷ Une livre anglaise = 453,6 grammes. La bombe pesait donc 226,8 kg.

⁴⁸ Nous n'avons pas pu retrouver aux archives de l'US Navy les films du mitraillage à Salinelles.

Ainsi, en quelques jours, des centaines de soldats allemands en retraite traversent la région et Sommières. Ils incendient quelques maisons, tuent trois personnes, inutilement⁴⁹. Mais en définitive, ni la ville, ni les villages des alentours ne subissent de graves dommages.

Lorsque je l'ai rencontré, F. Blondin a conclu notre entretien par cette phrase pleine de sagesse : « *Cinquante ans après, je pense que la guerre est une stupidité de l'homme. Ces hommes-là, c'étaient des Allemands ; ça aurait pu être des Français ailleurs, et ils auraient eu le même comportement. Avant de se battre, il faut discuter.* »

⁴⁹ Parmi les victimes causées par les Allemands pendant la guerre, il faut ajouter Antoine Navarro, charbonnier de trente-deux ans, originaire d'Espagne, habitant Sommières.

Le 16 juillet 1943, les soldats bloquent les routes du village de Garrigues (34) interdisant toute sortie. Des artilleurs ont installé des batteries de canon entre Lecques et Fontanès et procèdent à des tirs d'entraînement. Ils visent le secteur du pied du Bois de Paris et du Bois de Farges jusqu'au Bois de la Pène. Les habitants du village, rassemblés près du cimetière, assistent au « spectacle », alors que quelques obus explosent près des maisons !

Trois charbonniers, dont Antoine Navarro, s'esquivent pour rejoindre leur meule de bois en cours de carbonisation au pied du Bois de Farges. Ils empruntent le ruisseau de Canel où les soldats ne peuvent les voir. L'un des trois, conscient du danger, revient sur ses pas. Les deux autres continuent leur chemin. C'est alors qu'un obus explose derrière eux ; un éclat atteint Navarro dans le dos. Il décède sur place.

Son compagnon affolé revient au village pour demander de l'aide. Malgré l'intervention d'une famille de réfugiés luxembourgeois qui parlent allemand, ces derniers refusent d'arrêter les tirs qui ne cessent qu'à dix-huit heures, heure prévue.

Encore une victime inutile.

BIBLIOGRAPHIE

Le débarquement de Provence, Jacques Robuchon, Robert Laffont, 1962.

Août 1944. Retraite Allemande à l'ouest du Rhône, Général Bruno Chaix, *39/45 Magazine*, n° 262, décembre 2008.

Les Libérations d'août 1944, collectif, Arts et traditions rurales, 2014.

14 et 15 Août 1944 à Nant (Aveyron), Monique et Alain Bonne-maye, Office de Tourisme de Nant.

Bulletins *Sommières et son Histoire*, n° 2 (1994), n° 8 (2000), n° 13 (2005), n° 22 (2014), n° 23 (2015).

Le mois d'août 1944 à Sommières, vu par les élèves du Cours Complémentaire. École de filles.

